

Le marquis fantôme

Autor(en): **Forges, Henry de**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **37 (1899)**

Heft 11

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-197461>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
PALUD, 24, LAUSANNE
Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.
ÉTRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.
Étranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Ecrit un jour de bise.

Depuis huit jours elle nous tient, et elle nous tient bien, la matine.

En ses courses échevelées dans les rues montueuses de notre vieille cité, elle fait grincer jour et nuit — nuit surtout — les girouettes de nos toits : elle pleure lamentablement dans nos corridors, et fait claquer nos contrevents mal fixés. Sur nos places, elle soulève en tourbillons la poussière dont elle nous remplit la bouche et les yeux, et elle rougit le nez de nos agents de police. Elle renverse avec délices les corbeilles de légumes, les plats à barbe des coiffeurs, et rabat avec joie la fumée dans les cuisines, au grand désespoir des ménagères.

Et cependant, malgré tous ses méfaits, je l'aime, la bise. Je lui dois de bien jolis moments, et je n'ai garde, quand elle soufflé à déparer les rues, de m'enfermer chez moi.

Je me promène, au contraire, et l'infinie variété des scènes qu'elle me fait voir suffit à me réjouir l'âme pour longtemps.

Que de jolis instantanés à prendre dans ce kaléidoscope, incessamment renouvelé, qui s'appelle le Grand-Pont et la place Saint-François, par un jour de bise.

Tenez ! voyez ce gros monsieur, ventripotent, qui s'avance lentement, bien serré dans son pardessus ! Il a l'air de ne penser qu'à ses affaires, et cependant, voici qu'en ce moment une silhouette féminine attire son attention sur l'autre trottoir. Il suit des yeux l'élégante personne, et Dieu sait quelles pensées germent déjà dans son cerveau !... Prout !... c'est la bise, qui vient de remplir sa bouche et ses yeux de poussière. Quand il a recouvré ses esprits, qu'il a toussé, craché et mouché, la dame est loin, et notre pauvre homme n'a d'autre alternative que de se remettre en route en pestant.

Dire qu'à ce moment peut-être, sa femme maugrée contre la bise, sans se douter du service qu'elle vient de lui rendre en sauvegardant la vertu de son époux !

Mais, laissons ces tableaux masculins, peu intéressants pour la plupart !

Voyez-vous cette digne matrone, qui paraît délier vents et marée. Elle s'avance avec calme, consciente de son poids. La bise n'a aucun pouvoir sur cette masse résistante... Prout !... C'est la bise qui vient d'enlever son chapeau, un superbe monument que n'aurait pas désavoué l'ingénieur de la Tour de Babel et pour lequel on a déplumé toute une basse-cour et pillé tous les cartons de la modiste. Regardez-le donc, ce pauvre chapeau ! La bise s'en joue, comme le chat d'une souris. Voici que sa propriétaire va le saisir ; mais non, d'un bond il est à cent mètres.

Les ailes de coq et les beaux rubans moirés s'agitent orgueilleusement, fiers de leur liberté reconquise et la pauvre dame s'époumonne à courir. Voici du secours. Un brave paysan a vu arriver le chapeau et, pour l'arrêter sûrement, vient de poser son pied mignon sur le monumental couvre-chef.

Abandonnons à son triste sort notre pauvre

dame et laissons-la se morfondre et se lamenter devant la loque informe qui fut son beau chapeau. Aussi bien voici quelque chose de plus gracieux !

Ah ! la mignonne jeune fille ! La bise a rosé délicieusement ses joues, dérangé ses boucles ordinairement lissées avec soin. Admirez le pied si fin sous la jupe que la bise soulève, et ces formes délicates accusées par le pliqué de la robe. Ne craignez pas que votre admiration indiscrète la gêne, elle ne le remarquera pas. Une terrible angoisse lui étroit le cœur. Elle vient de sentir son chignon qui tombe ! Là ! voilà qui est fait ! La bise, d'un suprême effort, vient d'arracher la dernière épingle et les lourdes tresses tombent sur les épaules. Et pas une porte à proximité, sous l'encoignure de laquelle on puisse se réfugier !

La pauvre jeune fille, charmante d'émotion et de grâce, se résigne à réparer, séance tenante, ce petit malheur.

Admirez donc ce geste ! Y a-t-il au monde quelque chose de plus gracieux qu'une femme qui se coiffe ? Les bras levés font saillir la poitrine et cambrer la taille !

Et tous ces hommes qui passent, le nez enfoncé dans leur manteau, filent sans un coup d'œil, non par discrétion — la discrétion n'est pas une vertu masculine — mais par indifférence, tant la bise leur est insupportable.

Et tout à l'heure, quand, rentrés à la maison, Madame demandera : — Qu'as-tu vu d'intéressant ? Ils répondront sincèrement : — Mais rien, chère amie, il faisait une bise !!!

Les barbares, va !

Mais voici venir quelqu'un qui ne se plaindra pas de la bise, elle lui est trop utile. C'est ma petite voisine. Ah ! elle sait s'en servir, elle, de la bise. Hier, comme sa mère lui disait :

— Mais, ma pauvre enfant, comme te voilà ébouriffée, elle a répondu de ce petit air naïf avec lequel elles savent si bien nous mettre dedans :

— Mais, maman, c'est la bise sur le Grand-Pont !

— Ah ! la petite masque. Je la connais la bise qui chiffonne ainsi ta collerette et ébouriffe tes cheveux. Elle a une fort jolie moustache blonde et fait tourner plus de cœurs que de girouettes.

Pauvre bise, on te charge de bien de péchés, et toi, tu n'en as cure. Tu continues à bouleverser tout ce qui se rencontre sur ton passage.

Va, si beaucoup de gens t'en veulent, il en reste cependant quelques-uns qui savent t'apprécier, et qui te voient avec bonheur réparer. Tu leur procures de jolis instants qui compensent largement la rudesse de tes procédés.

PIERRE D'ANTAN.

Le marquis fantôme.

Lorsque autrefois, à la maison, il arrivait que l'on parlait de mon grand oncle, le marquis de Saint-Pré de Luscaille, pair de France, chevalier de Saint-Louis et ancien chambellan de Charles X, je me souviens que la voix de mon père se faisait grave,

que ma mère pleurait et qu'une vieille domestique, l'ayant connu, ne manquait pas de se signer.

On disait que le malheur avait dérangé la raison du marquis, et principalement la mort de sa femme, après deux années de mariage. Cela avait été un gros chagrin pour tous, car mon grand-oncle, par son rang dans le monde, son titre à la cour et surtout sa valeur personnelle, pouvait prétendre aux plus hautes places.

Il s'était au contraire enfermé, racontait-on, en un vieux château qu'il possédait dans un îlot des côtes de Bretagne, et il avait défendu à qui que ce fût de venir le voir, même à mon père, son seul neveu, dont il avait par contre assuré largement l'éducation et la fortune.

Il avait voulu demeurer dans la complète solitude de son château, au milieu de serviteurs dévoués et il s'était rayé de la vie, en quelque sorte.

Mes parents en avaient une peine affreuse, car c'était autrefois un homme très bon. Il leur avait fallu longtemps pour s'habituer à cette séparation complète, à cet abandon étrange contre lesquels toutes les démarches et toutes les tentatives avaient été vaines.

Un mystère avait plané très vite sur ce château de Saint-Pré, une légende s'était formée autour de cette demeure fantastique, comme on disait dans le pays. Elle dressait ses hautes tourelles au sommet d'un rocher abrupt, en une situation magnifique au-dessus de l'océan. Son jardin était en ruines, ses volets éternellement clos, le marquis ne sortant jamais, et le peu de vie qui devait y rester encore était sans doute dans ces antiques pièces aux boiseries centennaires, comme un mourant dont le sang ne circule plus guère qu'un peu, au fond du cœur.

Avec cela ce vieux noble, intime de l'ancienne cour, paraissait bouder, braver même, les régimes nouveaux.

Louis-Philippe lui avait fait écrire une lettre très bienveillante qui était restée sans réponse. L'Empereur avait daigné s'intéresser à cette histoire de marquis fantôme qu'on racontait déjà le soir dans les veillées de Bretagne. Ce fut en vain.

Il y avait près de quarante ans que mon grand-oncle vivait enfermé dans son île. Mes parents étaient morts depuis, et je n'osais pas, moi son neveu inconnu, venir troubler la vie de ce vieillard dont on m'avait appris à respecter la folie.

J'étais son unique héritier et parfois il me semblait étrange de penser qu'un jour viendrait où je posséderais ce château de Saint-Pré, cet édifice historique où il se passait tant de choses fantastiques, cette ruine superbe vers laquelle sans cesse allait mes rêves, obstinément, comme une hantise.

Or un jour il arriva que je voulus me marier. J'avais rencontré une jeune fille très belle et très douce et très bonne aussi. Nous nous étions aimés tout de suite, et, comme elle était orpheline ainsi que moi, nous avions projeté de nous épouser sans trop tarder. J'avais eu cependant le temps de la bien connaître et de comprendre qu'elle était pour moi le bonheur certain.

Je lui racontai l'histoire de mon vieil oncle, et, n'ayant que lui comme seule famille qui me restât, je pris mon grand courage pour écrire au marquis et lui demander très respectueusement son consentement.

Je lui fis le portrait de ma bien-aimée ; je lui expliquai longuement ma situation et mon amour ; j'invoquai le passé, mes parents qu'il avait beaucoup aimés, et je terminai en le priant de nous donner sa bénédiction.

Quelle ne fut pas ma surprise, lorsque, quelques jours après, je vis arriver un de ses domestiques,

m'apportant un billet de sa propre main et ainsi conçu :

« Mon neveu,

« Viens me voir avec ta fiancée. J'ai à vous parler. Mon serviteur vous conduira.

« Marquis de Saint-Pré-de-Luscaille,
Chevalier de Saint-Louis,
Chambellan de Sa Majesté. »

C'était étrange de recevoir un tel billet, libellé de la sorte, en plein Empire. Ce vieillard était-il vraiment fou comme ou le disait, ou, au contraire, devions-nous voir un retour de sa raison dans ce désir de nous connaître, à la fin de sa vie ?

Très ému, je partis avec Louise, ma fiancée, sous la conduite de l'envoyé de mon oncle. C'était une sorte de paysan rude et ignare, dont nous ne pûmes tirer deux mots. A nos questions, il nous regardait stupidement, en se contentant de répéter avec de grandes marques de respect : Monsieur le Marquis... Monsieur le Marquis...

Evidemment, celui-ci avait tenu à ne s'entourer que de serviteurs très discrets, qui ne troubleraient pas son repos.

Le voyage fut long. Il fallut parcourir en diligence des chemins impossibles. Le chemin de fer n'allait pas jusqu'à ces parages, et, au bout de deux jours, nous atteignîmes le bord de la mer, en un endroit d'où l'on apercevait au large la silhouette du château de Saint-Pré.

C'était la nuit : il faisait un clair de lune admirable et les tourelles se détachaient sur la masse grise de l'îlot. Une barque nous attendait, menée par un pêcheur qui nous salua en breton.

Nous nous laissâmes guider et, pendant une heure, nous voguâmes en pleine mer vers le manoir mystérieux.

C'était un étrange voyage. Louise, tout encapuchonnée, la tête appuyée sur son épaule, fixait ses grands yeux profonds sur l'horizon.

Nous étions tous les deux envahis par je ne sais quel trouble extraordinaire, une peur intime à l'approche de ce vieillard privé de raison, dont nous connaissions la légende, mais que nous n'avions jamais vu.

Qu'allait-il nous dire ? Quelles paroles cabalistiques allait-il prononcer devant nous ?

La barque atterrit au pied du rocher. Le pêcheur nous aida à descendre et disparut. Le serviteur nous guida par un chemin mal entretenu qui montait vers le château.

Celui-ci nous apparut tout à coup dans le magnifique clair de lune. Il semblait énorme ainsi, émergeant d'un fouillis de verdure inculc, vraiment fantastique avec le lierre qui grimpait le long des murailles jusqu'à des hauteurs prodigieuses.

Les volets étaient fermés. Seule, dans une des tours, une fenêtre laissait passer un peu de lumière très douce. C'était là sans doute que le marquis nous attendait.

— Monsieur de Saint-Pré est très souffrant à cause de son grand âge et il ne quitte plus guère la chambre, nous dit un domestique en livrée qui nous accueillit sur le perron. Si vous voulez vous donner la peine de monter.

Avec une torche, il nous éclaira à travers un grand vestibule et un escalier de toute beauté... Sur le mur, on entrevoyait des armes et des tableaux accrochés.

Louise me serrait le bras fébrilement. Je sentais près de moi son petit souffle précipité.

— C'est comme un cauchemar, disait-elle.

— N'aie pas peur, ma bien-aimée. On nous a dit que notre oncle était très bon et qu'il y avait un gros fond de chagrin dans sa folie.

En haut de l'escalier une portière se souleva.

— C'est ici, fit le domestique.

Nous entrâmes alors dans une pièce éclairée, une toute petite pièce qui devait être une chambre dans la tour. Elle était disposée comme un cabinet de travail et remplie de livres et de portraits. Près du feu, en un grand fauteuil, monsieur le marquis de Saint-Pré de Luscaille, un vieillard encore très beau, quoique un peu voûté par l'âge, un vieillard à barbe blanche et soyeuse, élevait vers nous ses deux mains amaigries, comme pour nous accueillir.

Quelle chose dans ses yeux prévenait tout de suite en sa faveur. Il avait l'air bon et triste à la fois, d'une bonté qui donnait à son regard une infinie douceur, d'une tristesse qui marquait son front d'une ride encore plus profonde que celles de l'âge, une ride qui devait être là depuis longtemps.

Dans un même mouvement, Louise et moi nous fîmes un pas vers lui, nous agenouillant ensuite pour baiser les mains qu'il nous tendait.

Des larmes coulaient le long de ses joues. Il semblait ému de nous voir et un peu gêné aussi, sans doute à cause de tant et tant d'années d'isolement.

Longuement il nous dévisagea l'un et l'autre avec des yeux qui allaient jusqu'au fond de l'âme.

— Asseyez-vous, mes enfants, ajouta-t-il. Je vous et comme vous devez être bonne ! Toi, tu ressembles à ta mère, ajouta-t-il en me regardant.

Mais c'était surtout ma fiancée qu'il contemplait. On aurait dit que la vue de cette jeune fille le troublait, faisait revivre quelque chose dans ses souvenirs. Il se touchait le front comme pour éloigner une pensée et il tremblait.

— Asseyez-vous, mes enfants, ajouta-t-il. Je vous ai fait venir de loin rendre visite à un aïeul, qui, depuis bien longtemps, est retiré du monde. Vous êtes sur la terre les seuls qui me restez de ceux qui ont été les miens. Je suis très vieux, je vais mourir, mais je veux que ma dernière parole, ma dernière action soit pour vous.

El puis j'ai tenu à savoir si celle que tu choisisais était digne de toi, si toi-même tu saurais être digne, après ma mort, de conserver cette demeure qui est tout pour moi.

J'ai lu cela tout de suite dans vos yeux.

Enfin je veux vous donner un enseignement, un exemple tiré de ma vie, je veux vous dire un peu de mon histoire à moi et de ma peine, au seuil même de votre bonheur.

Le marquis de Saint-Pré s'était levé. Sa haute stature nous apparaissait, superbe encore. Il avait dû être remarquablement beau autrefois.

— Venez avec moi, fit-il.

Nous étions rassurés tous les deux, mais nous étions devenus graves, émus comme s'il allait se passer devant nous quelque chose de grand et de sacré que nous ne prévoyions pas.

Le vieillard ouvrit une porte et nous fit entrer dans une grande chambre, toute claire, toute garnie de jolis meubles et de jolies choses. Les tentures avaient des teintes exquisément douces, peut-être un peu fanées par le temps. Les étagères étaient garnies de mille bibelots, de mille riens que l'on sentait mis là par une main de femme. Dans le milieu de la pièce il y avait un lit magnifique en bois sculpté, un lit de mariés en plus pur style. Sur la cheminée, dans des coupes, il y avait des écrans entiers de bijoux.

Un immense tableau était suspendu au fond du lit, représentant une jeune femme d'une grande beauté, habillée à l'ancienne mode.

Cette chambre avait quelque chose d'intime et de très doux, comme un intérieur de jeunes époux.

Le marquis ouvrit alors la fenêtre, une fenêtre admirablement située, d'où l'on voyait l'océan très calme en cette belle nuit d'automne et les étoiles par milliers.

C'était féérique et extraordinaire à la fois. Louise avait raison : on eût dit un rêve, un de ces rêves étranges qui reportent vers le passé.

Tandis que, silencieux et émus, nous regardions tout cela, M. de Saint-Pré parla :

— J'ai été marié autrefois, vous le savez, à l'âge où j'étais plein d'avenir, pair héréditaire de France et Chambellan de Sa Majesté.

J'avais voulu me marier uniquement par amour et sans avoir à penser qu'il pût y avoir quelque calcul d'argent dans notre union.

J'étais riche : je pris une femme très pauvre et que j'aimais éperdûment.

Elle s'appelait Louise comme vous.

Autour de moi l'on m'avait dit que je ne saurais pas aimer d'amour et que cela n'aurait qu'un temps. Nul ne croyait que je pusse être heureux et mon père avait conçu pour ma femme une sorte de mépris.

Au bout de deux ans, celle que j'adorais est morte, ici, dans ce château qui était le nôtre, en ce lit qui est là. J'étais la seule joie qu'elle eût au monde et elle m'aimait de toutes les forces de son cœur et de sa beauté...

Depuis quarante ans, j'ai vécu seul ici, face à face avec son souvenir. Depuis quarante ans, cette chambre est restée comme elle était, quand Louise partit. J'ai réuni tout ce que j'avais d'elle et je n'ai jamais voulu même sortir de cette demeure. Je n'ai vu personne que des serviteurs indifférents. Je me suis retiré à jamais du monde, de la cour et des hommes, sans vouloir m'occuper des choses de la

vie, attendant la mort, simplement, en une pensée toute pleine de celle que j'ai tant aimée.

J'ai pu continuer ainsi à vivre un peu avec elle. Il me semble qu'elle est là. J'avais juré de lui consacrer ma vie entière, à elle seule, et de ne jamais la quitter.

Voilà, mes enfants, ce que je voulais vous dire, l'histoire que je voulais te conter à toi, parce que j'ai su que, comme moi, tu allais épouser quelqu'un que tu aimais d'amour.

Quand j'ai appris cela, quand j'ai vu le nom de ta fiancée, il m'a semblé que ma chère morte souhaitait que vous vissiez ici en pèlerinage pour entendre parler un peu d'elle.

Aimez-vous bien, mettez votre amour au-dessus de toutes les épreuves, et souvenez-vous du vieux marquis, qui a été fidèle à son serment.

M. de Saint-Pré était très pâle. Il hâletait presque en parlant. Une sueur froide coulait sur ses joues.

Par la fenêtre ouverte, la brise de mer soufflait, faisant remuer toutes les choses mortes de la chambre. La lampe pâlie éclairait le tableau de la marquise qui semblait sourire doucement.

Et tous deux nous étions à genoux devant le vieillard qui, sur nos têtes, faisait le geste qui bénit.

HENRY DE FORGES.

Un sabre mystérieux.

Le colonel X. est un homme très droit et qui tient avant tout à faire observer le règlement.

Un matin, il fume sa cigarette à sa fenêtre et voit, dans la cour de la caserne, un capitaine qui se dispose à sortir.

Il le regarde attentivement, et s'aperçoit que, contrairement à l'ordre de la place, cet officier n'a pas le sabre au côté.

— Capitaine, s'écrie-t-il, veuillez monter un instant.

Le capitaine obtempère, et devinant le motif pour lequel il est ainsi appelé, s'empresse de prendre un sabre au poste du rez-de-chaussée, au bas même de l'escalier du colonel, sous l'avancée de son balcon. Puis il se présente en souriant.

L'officier supérieur le regarde avec attention et constate avec un certain étonnement que l'arme est bien réglementairement accrochée au ceinturon de son sabordonné.

— Ah, capitaine, dit-il pour expliquer l'invitation qu'il avait faite de monter, je voulais vous demander où en est... au fait, ce n'est pas très important, vous pouvez vous retirer...

Le capitaine redescend et remet le sabre où il l'a pris. Le colonel qui était déjà revenu à sa fenêtre, le voit de nouveau et se dit en se frottant les yeux :

— Ah ça, mais comment l'ai-je donc inspecté ! Il n'a pas le moindre sabre.

— Hé ! capitaine, un mot encore ! montez donc un instant !

Le capitaine prend le sabre au poste, remonte et salue le colonel.

Celui-ci écarquille les yeux, fixe bien son sabordonné, et voit que le sabre est à sa place.

— Pardon, capitaine, balbutie-t-il, j'avais oublié de vous dire... mais cela ne fait rien... Nous recauserons de cela la semaine prochaine. Au revoir !

Le capitaine redescend et se débarrasse pour la seconde fois du sabre. Dans la cour, il se trouve sous le regard du colonel, qui avait en toute hâte appelé la colonnelle, et lui disait tout bas :

— Vous voyez cet officier ?

— Oui, mon ami.

— A-t-il un sabre ?

La colonnelle ajuste son lorgnon.

— Non, il n'en a pas !

Le colonel, brusquement :

— Eh bien, c'est ce qui vous trompe, il en a un.

Coumeint pào ratà on mariadzo.

Lè dzouvenés felhiés d'ora ne sont tot parai perein coumeint lè z'auto iadzo.